

Albin était concentré comme jamais. Il martelait les touches de son MacBook Pro dix heures par jour au rythme d'un tweet toutes les cinq minutes. 14 000 signes par jour, une cadence de galérien que rien ne devait perturber. Il s'était installé dans le grenier de l'appartement, une pièce éclairée par un œil-de-bœuf d'où l'on ne voyait, en se hissant sur la pointe des pieds, que le dôme du Sacré-Cœur et ses minuscules touristes dont les silhouettes se découpaient dans les ouvertures. Il avait installé un contrôle parental sur son ordinateur en tapant les yeux fermés le code de déverrouillage pour être délivré de la tentation d'aller regarder du porno. Albin se sentait comme un moine soldat, prêt à se priver de tout pour parvenir à son but. Il était persuadé

d'avoir trouvé l'idée qui allait le ramener au sommet des ventes. Et qu'il était facile de s'adapter à cette gymnastique des 140 signes maximum! Le tweet avait été inventé pour lui! Il n'aimait ni les descriptions ni le psychologisme, il préférait mordre dans l'action avec des formules qui feraient sûrement florès. L'histoire policière lui causait encore quelques soucis mais il n'avait pas le temps de réfléchir au dénouement et il avançait, persuadé qu'il finirait par trouver l'assassin de Danzac, l'emblématique patron d'un empire des médias, retrouvé crucifié contre la porte d'entrée monumentale de son hôtel particulier avenue Foch. Il avait tellement d'ennemis qu'il suffisait de se baisser pour choisir le plus inattendu. À moins qu'il ne soit pas vraiment mort... Pas mal comme idée! Une mise en scène pour disparaître et changer de vie! Quelle fulgurance! Il était une fusée! La vitesse, la précision, la trajectoire, il filait à la vitesse de l'éclair vers la cible. Mais... Comment expliquer la découverte du cadavre de Danzac, identifié par la police judiciaire en page 27? Aïe... Un jumeau? Un sosie? Et ses empreintes? Pas de panique, remettons ça à plus tard, voilà ce qui arrive quand on pense trop. Il valait mieux s'en tenir au programme prévu. Encore 2700 signes avant le dîner.

Albin entendit des éclats de voix à l'étage. Sa belle-fille semblait très remontée. La curiosité le fit descendre de son perchoir.

– Tu lui as dit ou pas ?

Émilie, écarlate de colère, toisait sa mère.

– Bien sûr que je lui ai dit ! La vie privée, ça doit rester privé.

– Mais de quoi tu parles ? Mon père écrit sa bio et ma mère veut lui faire un procès ! C'est quoi ce bordel ?

– Tu ne me parles pas comme ça !

– Je vais demander l'asile politique à la Dass ! Vous me faites tous chier !

Émilie tourna les talons et grimpa dans sa chambre en bousculant Albin dans l'escalier. Le claquement de la porte fit trembler les fenêtres du salon pendant de longues secondes. Albin alla s'asseoir sur le canapé à côté de Marianne.

– Tu as vu comment elle me parle ?

– C'est mal, c'est sûr. En même temps, elle n'a pas tout à fait tort. Il serait peut-être temps de signer l'armistice, à moins que vous ne vouliez battre le record des Coréens, cinquante ans en état de guerre...

– Te mêle pas de ça s'il te plaît.

– Comme tu veux... On mange quoi ce soir ?

Le bureau d'Édouard Lament dominait la Seine. La baie vitrée encadrait le Louvre et s'il se penchait à toucher le carreau, il apercevait le pyramidion de l'obélisque de la Concorde. Sa secrétaire lui annonça l'arrivée d'Arthur Berthier alors qu'il essayait de déloger avec un cure-dent un morceau de pistache obstruant une cavité.

– Faites-le patienter.

Même après toutes ces années, rencontrer un auteur était toujours une épreuve. Il rêvait d'un monde sans écrivains, de livres écrits par des logiciels et défendus sur les plateaux de télé par des acteurs qu'il pourrait congédier à la moindre incartade et remplacer par de vagues sosies comme dans les soaps américains. Ou bien il imaginait un vaste cachot avec de minuscules

tables devant lesquelles les auteurs enchaînés seraient agenouillés, têtes basses, travaillant comme des damnés sous la menace d'un fouet brandi par un Numide au-dessus de leurs têtes. L'image d'un colosse huilé dont les muscles saillants palpitaient sous la lumière crue d'un plafonnier lui provoqua un léger étourdissement mais il se reprit vite en appuyant sur la touche verte de l'Interphone.

– Faites-le entrer.

Arthur patientait en regardant les jambes de la secrétaire lorsqu'on l'appela. Margaret ne daigna pas l'accompagner, se contentant de lui montrer avec son crayon la porte de gauche avant de se replonger dans son solitaire. En entrant, il fut surpris par la taille de la pièce. On aurait pu y loger deux fois son appartement. Des colonnes de livres et de manuscrits grimpaient jusqu'au plafond dans des empilements hasardeux et, aux murs, Lament avait accroché des photos de lui et ses auteurs, avec à chaque fois la même pose, l'éditeur debout et l'écrivain tassé dans un fauteuil, comme une proie à la merci du chasseur.

Lament se leva et lui tendit la main par-dessus le bureau.

– Je vous imaginai plus grand.

Il sortait cette phrase à chaque rencontre avec un nouvel auteur, pour le mettre en condition. Elle avait un effet inversement proportionnel à la taille de l'interlocuteur ; en dessous du mètre soixante-dix, l'impétrant se ratatinait, maudissant ses parents de lui avoir légué un patrimoine génétique aussi pitoyable mais Arthur mesurait un mètre quatre-vingt-cinq et il dominait Lament de près d'une tête. Avait-il la berlue ? Ou un problème de parallaxe ?

– Et moi, plus jeune.

Lament encaissa en souriant. Il se retint de lui demander quel âge il lui donnait. Arturo, le coiffeur visagiste qui avait piloté sa réorganisation capillaire, trouvait qu'il avait rajeuni de vingt ans mais on pouvait le soupçonner de flagorner pour justifier la facture faramineuse de ses implants. Lorsqu'il s'examinait dans le miroir, il se donnait quarante-cinq ans, pas mal pour quelqu'un qui était entré dans la carrière en publiant les mémoires de Miss France 1975. Une peau ferme mais toujours élastique (merci professeur Bouchaud et l'équipe de la clinique du Ranelagh), des rides d'expression à peine perceptibles, des paupières lisses comme un abricot et un cou de cygne, non, personne de bienveillant n'aurait pu penser qu'il était sexagénaire depuis quelques

années. Mais Berthier était-il bienveillant? On pouvait en douter. Quelqu'un qui portait une chevalière à tête de mort avait forcément des accointances avec les forces du Mal. Réactionnaire, sans nul doute, puisqu'il écoutait encore du rock à un âge où il aurait dû passer depuis longtemps à la musique de chambre, homophobe, au minimum, comme tous ses congénères buveurs de bière, adeptes du pogo et des messes noires. Lament tenta de contrôler cette bouffée de mauvaises vibrations en repensant aux 10 000 euros qu'il avait déjà investis dans cette affaire. Pas question de travailler à fonds perdu, la biographie d'une vedette de télé-réalité défigurée par son chirurgien esthétique avait entamé ses réserves. Malgré de multiples passages télé où elle exhibait sans se faire prier sa poitrine couturée, les ventes étaient restées confidentielles. Le nègre pouvait toujours attendre son chèque, cet imbécile avait truffé son texte d'imparfaits du subjonctif, comme autant de crachats à la face du lecteur. Ça lui apprendra à ne pas relire un manuscrit. Mais il n'avait pas commis la même erreur avec Berthier.

– J'ai lu votre poulet et je suis un peu décontenancé, pour ne rien vous cacher. On avait parlé d'une biographie il me semble.

– Oui et alors ?

– Je ne suis pas un grand spécialiste de votre vie mais il me semble qu'on est assez loin d'un compte rendu fidèle... Vous vous êtes un peu emballé, non ?

– Écoutez, j'ai juste une question, vous avez trouvé ça chiant ?

– Non, c'est rythmé, vivant, on s'ennuie pas mais qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Vous croyez que je peux vendre ça comme une bio ? Je vais passer pour un escroc et vous pour un mythomane.

– Sauf si on met sur la couverture qu'il s'agit d'une vie romancée.

– Vous voulez que je me lance dans un nouveau genre, la vraie fausse bio ?

– Si la légende dépasse la réalité, imprimez la légende. De toute façon, je n'ai rien de mieux à vous proposer.

Lament se renversa dans son fauteuil. Il hésitait. La raison lui commandait de jeter le texte à la poubelle et de passer ces 10 000 euros par pertes et profits mais d'un autre côté, une voix lui disait que ça pouvait marcher. Bien sûr, il serait obligé de piétiner ses propres principes. Ne jamais publier de fiction, s'était-il juré des années auparavant, après avoir pris un bouillon

en sortant le roman de son giron de l'époque. Avec un bon plan médias, ce serait bien le diable s'il n'en vendait pas quelques milliers. Allez, de l'audace, tentons l'aventure! Il se redressa et tendit une main par-dessus le bureau.

– OK je le sors mais vous vous engagez à faire toutes les interviews que je vous décrocherai. D'accord?

– Tope là!